

Thierry SCHWAB

Le poids des mots

Louise habitait au vingt-troisième étage. C'est sans doute ce qui l'a tuée.

Un jour, un collègue universitaire lui fit remarquer en souriant qu'elle était très bavarde. Elle prit alors conscience qu'elle parlait trop, sous l'effet d'une pression intérieure irrépressible. Les mots sortaient de sa bouche avec impétuosité, se bousculaient comme une foule à travers une porte trop étroite, et elle avait beaucoup de mal à en arrêter le flot.

Elle écrivait aussi très vite, trop vite, ce qui, d'un côté, lui permettait de produire sans délai livres et articles de sémiologie appliquée. Mais lorsque, peu après la remarque de son collègue, le rédacteur en chef du magazine qui la publiait lui avoua son embarras à la lecture d'un article qu'elle lui avait proposé, perdu qu'il était dans une prose obscure où les phrases complexes et les tournures absconses proliféraient comme le chiendent, elle se rendit compte que, petit à petit, qu'elle parle ou qu'elle écrive, la maîtrise de son langage lui échappait, les mots jaillissaient de ses lèvres et de ses doigts dans une sarabande insane, tels des chapelets d'informes champignons d'une souche vermoulue.

Elle consulta un spécialiste. Elle lui expliqua son mal et les mots bondissaient de sa bouche et d'autres les poussaient et l'homme manqua crouler sous l'avalanche. Bien sûr il fit tout de suite le diagnostic, mais il s'abstint de le lui révéler. Il parla

simplement d'incontinence verbale, de logorrhée chronique, et prescrivit un médicament qui n'eut d'autre effet que de fatiguer la malade et de lui faire perdre quelques cheveux. Un traitement par les rayons ne put davantage enrayer le mal. Il était trop avancé.

Louise souffrait particulièrement en public. Un soir par exemple, des amis lui demandèrent si elle croyait qu'une force démoniaque entraînait irrésistiblement le monde vers l'abîme. Elle savait bien qu'elle aurait dû réfléchir, puis répondre par oui ou par non, avant d'argumenter si l'auditoire semblait le souhaiter. Mais à peine la question fut-elle posée que les mots s'accumulèrent dans sa bouche. Elle essaya un instant de clore les lèvres, de serrer les dents, mais c'était au-dessus de ses forces. Un flot de paroles jaillit de ses entrailles, pareil à une source puissante, charriant des monceaux de phrases énigmatiques. Ses yeux brillaient, ceux de ses auditeurs s'écaraillaient et Louise souffrait comme une damnée de son impuissance à vaincre sa prolifération verbale.

Les dernières semaines de sa courte vie, elle parlait tout le temps, sauf durant les rares heures de sommeil que tolérait son mal. Aucun traitement n'avait d'effet.

On a retrouvé son corps, il y a trois jours, dans l'ascenseur qui la descendait de son vingt-troisième étage. Tel qu'on a pu reconstituer le drame, il semble qu'à peine entrée dans la cabine, et bien que seule, elle se soit mise à parler, sans doute assez fort. Les mots ont dû se précipiter entre ses lèvres à une allure endiablée et commencer d'emplir cet espace exigü, tandis que l'ascenseur descendait trop lentement. Au vingt-tième étage Louise a dû sentir leur poids sur ses chevilles, au quinzième sur ses cuisses. Elle a sans doute essayé de fermer la bouche, mais en vain : les mots étaient les plus forts. Au

dixième étage ils ont dû atteindre son cou, et au cinquième, bien qu'elle ait certainement tenté de se dresser sur la pointe des pieds, son nez. Et le flot ininterrompu a continué de s'écouler impétueusement, avant de la submerger, des pieds à la tête, au quatrième ou au troisième étage.

Le vieil homme simple, père d'un des locataires auquel il venait rendre visite, qui, sans méfiance, a ouvert la porte de l'ascenseur au rez-de-chaussée, a failli se briser les os et perdre la raison sous la violence de la cataracte qui l'a projeté sur le carrelage : un déluge de " structuration ", de " diachronie ", de " conception hégélienne ", un grouillement de " dynamique des codes ", de " conceptuellement ", de " totalité spirituelle ", d' "intégrateur ", de " fonction discursive " et même deux " dépersonnalisation dans un scientisme statique ", pour ne citer que les plus lourds qu'on a pu recueillir. Louise ne respirait plus.

Heureusement la peine de ses proches ne devrait pas être excessive, car ils savent que l'ascenseur n'a raccourci sa vie que de quelques semaines et lui a évité les souffrances terminales qu'endurent les cancéreux de la arole lorsque s'en vont leurs derniers auditeurs.